

Les travaux menés en “recherche opérationnelle” à partir des années cinquante visaient la conception des méthodes pour aider à la prise de décision dans les organisations. Le projet était clair : fournir aux décideurs des méthodes de calcul (des modèles d'optimisation) pour définir les combinaisons optimales des facteurs de production de manière à maximiser certaines fonctions – objectifs. De telles démarches ont été ainsi envisagées en matière de gestion de production, de gestion des stocks, d'ordonnancement...

Engagée dans cette voie, la recherche opérationnelle a fait des progrès considérables tant sur le plan mathématique qu'informatique. Mais dans le courant des années soixante-dix, elle entrait en crise, à cause de la faible utilisation, en pratique, de ces modèles censés éclairer des décideurs. Les analyses faites dès cette époque pour comprendre “l'échec” de la recherche opérationnelle soulignaient le décalage entre les hypothèses sur lesquelles reposent les modèles et les comportements réels des décideurs engagés dans l'action (flou de la notion même de décision, multiplicité et ambiguïté des objectifs, difficultés à raisonner en termes de probabilités...). Pour réduire ce décalage, de nouvelles approches voyaient alors le jour, cherchant à fonder la conception de modèles pour l'aide à la décision sur une vision plus réaliste de la prise de décision : méthodes multicritères, méthodes interactives de l'aide à la décision... De nombreuses questions surgissaient : sous quelles

conditions l'activité de modélisation peut-elle contribuer de manière utile à la prise de décision ? Quels types de modèles doivent être envisagés pour mieux tenir compte des caractéristiques de l'action ? Quels rapprochements entre modélisateurs et décideurs chercher à favoriser ?

Cette évolution (développement puis crise de la recherche opérationnelle, puis développement de nouvelles démarches pour l'aide à la décision) a marqué également la recherche agronomique. Renonçant à fournir aux agriculteurs les solutions censées être optimales indépendamment d'une prise en compte des caractéristiques “réelles” de l'action, les recherches développées dans le domaine ont tenté de réduire la distance entre les modèles conçus pour aider les agriculteurs (utilisés par exemple par des conseillers agricoles) et la réalité de la prise de décision. Elles ont donné lieu à un “courant” dont le projet n'est pas de délivrer des règles d'action aux agriculteurs, mais plutôt d'aider ceux-ci à expliciter, formaliser, construire, valider leurs propres règles d'action.

Les travaux de Marianne Cerf, en interpellant agronomes et modélisateurs s'inscrivent dans ce débat. Ils suggèrent que, malgré les efforts engagés pour concevoir des modèles d'aide à la décision plus “proches” des agriculteurs, les représentations des processus traditionnels (modalités des traitements des risques, gestion de l'information...) incorporés dans ces modèles restent très différents des processus décisionnels des agriculteurs.

Ce constat s'avère utile et arrive à point nommé pour contribuer au repositionnement actuel des travaux des agronomes et des modélisateurs engagés dans la conception de modèles d'aide à la décision. Cela étant, le constat d'un écart entre les représentations des modélisateurs et celles d'un acteur engagé dans l'action n'est ni surprenant ni forcément négatif. À quoi serviraient les modèles qui n'auraient d'autre finalité que de “mimer” les processus décisionnels des agriculteurs ? On peut ainsi penser que c'est dans la confrontation entre deux modes différents de représentation des processus à conduire (ceux de l'agronome et de l'agriculteur) que se situe véritablement l'aide à la décision. Si tel est le cas, le problème n'est pas dans l'existence d'un écart entre ces deux modes de représentation. Il est, en revanche, de savoir sous quelles conditions cet écart est susceptible de produire une aide.

Marianne Cerf plaide pour une claire identification de l'écart entre le mode de pensée de l'agronome traitant de décision technique et celui de l'agriculteur engagé dans l'action. Mais, si l'enjeu est là, l'objet même de la recherche se déplace. Il ne s'agit plus tant de comprendre les processus de décision des agriculteurs que d'analyser comment les agriculteurs mobilisent dans l'action des connaissances produites par l'agronome, d'analyser en quoi la mobilisation par l'agriculteur de modèles et de méthodes conçus par l'agronome fournissent effectivement une aide à la déci-

sion, d'analyser quelle est la nature de cette aide et en quoi l'écart est ou non productif. Il n'est pas sûr que les orientations de recherche illustrées dans cet article puissent aller plus loin, tant dans la discussion sur la confrontation des modes de pensée de l'agronome et de l'agriculteur que dans la critique des modèles d'aide à la décision, si on ne place pas ces différents points communs au centre même de la recherche. ■